BULLETIN
DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social : place du Sauvage - 13200 ARLES

N°80 Décembre 1992

L'AQUEDUC GALLO-ROMAIN
DANS LE VALLON DES ARCS

SOMMAIRE

Éditorial
Par Henri CÉRÉSOLA .....page 1

L'aqueduc gallo-romain de Barbegal à Arles
Par Jean SERVONAT .....page 4

Les Sœurs de Saint-Charles
à Arles (1818-1932)
Par Aldo BASTIÉ .....page 14

Merci Monsieur Pilliol
Par René GARAGNON .....page 21

Un généalogiste arlésien : le baron du Roure
Par J. VIVIAN et D. RAINAUD .....page 27

Quand Montmajour était une île...M 745
Par Patrick PETRINI .....page 30

Petite chronologie des événements
révolutionnaires arlésiens
Par Rémi VENTURE .....page 32

COTISATIONS :

Chèque de 90 Frs et 100 Frs pour les abonnements hors de France, à envoyer aux A.V.A. Boîte Postale 30, 13633 Arles Cedex. Ne pas oublier de mentionner votre numéro d'adhérent au dos du chèque, C.C.P. 4439.15 Marseille.

PERMANENCES :

Le samedi de 14 h à 16 h au siège, 20 place du Sauvage.
1er et 3ème jeudis à 18 heures : cours de paléographie.

CORRESPONDANCE :

Toute la correspondance est à adresser à la
B.P. 30, 13633 ARLES Cedex.

Téléphone : 90 96 62 41 avec message enregistré sur répondeur concernant le programme des activités en cours.

ÉDITORIAL

I) Bulletin

Ce bulletin est particulièrement consacré à Jean **SERVONAT,** architecte, et à Aldo **BASTIÉ,** étudiant en histoire, tous deux entrés au conseil d'administration en 1992.

Jean SERVONAT inaugure une série d'articles de première importance sur le trajet de l'aqueduc romain de Barbegal en Arles, relevant et exposant les données entretenues et erronées des auteurs qui se sont penchés successivement sur cette question depuis plus d'un siècle; ce premier chapitre fait le compte des inexactitudes qui seront explicitées dans les trois livraisons à venir.

Aldo BASTIÉ livre ici son premier travail aux AVA ; inédit et relatif aux Sœurs de Saint-Charles, résultat de ses études et de l'exposition de novembre consacrées au collège du même nom. Les Franciscains ou Cordeliers, les Pénitents gris qui ont fréquenté ce lieu capital entre le Théâtre et l'Amphithéâtre païens ont été évoqués tour à tour et replacés dans une étude chronologique cohérente; la finalité étant de faire prendre conscience maintenant et rapidement aux responsables à tous les niveaux qu'un classement, donc une protection, intervienne pour la chapelle des Pénitents (fresque de 1665) et surtout pour le clocher des Cordeliers (XV^{e}) incontournable de la vue panoramique et historique de la Cité. Lorsqu'on sait que la société de sécurité a donné un délai maxi de 7 à 8 ans avant qu'il ne faille intervenir pour le démolir...!, il est temps de sonner... l'alarme.! Merci à Aldo et à monsieur ROLLET, le directeur du collège, d'avoir voulu exposer, faire connaître et... protéger lors de ces journées des 14 et 15 novembre 1992.

Certains noms de rues, pour lesquelles nous avions fait des propositions acceptées favorablement par monsieur J.-Paul FRANKUM, adjoint chargé de l'urbanisme, ont été officialisés lors de la dernière séance du conseil municipal ; c'était l'occasion pour René GARAGNON de reprendre l'étude de voies précédentes en

remerciement à Monsieur Cyprien PILLIOL, ancien conseiller municipal, fervent adhérent des AVA qui avait favorisé nos désirs à ce moment là.

- Messieurs VIVIAN et RAINAUD rendent hommage au "père" de la généalogie provençale et arlésienne : le baron du Roure, par un travail original bien mérité et qui aura une suite... et les éphémérides (courts!) fermeront la marche.

- Nous vous laisserons découvrir Entre-Nous.

II) Assemblée générale

Elle se déroulera le samedi 23 janvier 1993 et verra le renouvellement du tiers sortant ainsi que l'entrée dans notre C.A. de madame Annie TULOUP et de monsieur Michel FARINOLE qui soutiennent notre action d'une manière efficace et érudite depuis plusieurs années.

Après le rapport moral et financier, notre bulletin sera au centre des débats avec ses prochaines chroniques, les réimpressions en cours ; de nombreuses questions seront débattues qui pourraient faire l'objet d'un bulletin à elles seules !... Les principaux sujets exposés comprendront :

- le nouveau plan de circulation, où nous avons déjà écrit aux autorités, afin que notre ville, dans son louable effort de faire obstacle aux voitures par des jardinières, barrières, bornes et des plots reste néanmoins une des villes les moins "bornées" de France,

- le bâti ancien, le centre ville et ses transformations sensibles (place du Forum, Da Guido et les Prêcheurs, le Grenier à Sel, Craponne et Pont de Crau, les Récollets, etc.),

- les monuments en danger (Alyscamps en particulier où Monsieur J.M. ROUQUETTE s'opposera à toute ouverture de l'église Saint-Honorat tant qu'il n'y aura pas de gardiennage efficace, nous l'approuvons); les Arènes, le Théâtre Antique aux sièges disparus, les Cordeliers, la Hauture, le Moulin de la Mousmé, etc. et bien sûr l'Agenouillade où notre dossier avec l'état actuel de nos recherches sera exposé ; nous vous en ferons la surprise et la primeur !

Les activités 1992 et le programme 1993 adapté aux anciens et nouveaux adhérents où nous espérons une meilleure écoute et fréquentation grâce à notre micro portatif acquis à l'aide de vous tous qui avez acheté notre PIN'S !

- la cotisation annuelle sera portée à 100 Francs... mais il y aura une pause de deux années ; cela est promis et sera motivé !

- la paléographie et la généalogie qui suivent leur petit bonhomme de chemin permettant de renseigner au mieux de nombreux adhérents sur leur famille.

- les noms de rues, les toits d'Arles, nos locaux, l'informatique, etc., enfin tout un ensemble qui nous amènera un peu tard dans la soirée.

Merci de venir nombreux et de montrer que nous défendons le patrimoine irremplaçable mais fragile de notre pays d'Arles, grâce à votre présence qui conforte l'équipe dirigeante.

Bonnes fêtes de fin d'année à tous et à bientôt.

Le Président
Henri CÉRÉSOLA.

PREMIERS BULLETINS

Nous continuons, à la demande, de fournir les anciens numéros épuisés des premiers bulletins des A.V.A. (1 à 40 et numéros spéciaux) en photocopie d'excellente qualité.
Les retirés à 20 F. pièce, les originaux 30 F., les numéros spéciaux 50 F.
Inscription et réservation à la permanence du samedi, place du Sauvage de 14h à 16h.

L'AQUEDUC GALLO-ROMAIN DE BARBEGAL À ARLES

Jean SERVONAT, architecte, membre du C.A. des A.V.A. a entrepris une série d'études sur les aqueducs d'Arles. Une biographie d'Adam de Craponne (B.A.V.A. N° 76), un numéro spécial remarquable sur les Moulins du MOULEYRES (AP5) vont être complétés par une suite d'articles sur l'aqueduc romain de Barbegal à Arles dont il livre ici le résultat de ses travaux personnels.

Chapitre 1er - Le tracé - (ou le diagnostic d'une erreur).

"Ici commence ce que l'on peut appeler la 4e partie du cours de l'aqueduc. C'est la plus intéressante par la gravité des difficultés vaincues, par l'importance des constructions qu'elles exigèrent, des travaux d'art comme on dit aujourd'hui. Entre la crête rocheuse où aboutissent en face de Barbegal les deux aqueducs ici parallèles et "le pendant de la Crau", c'est le nom que l'on donne à Arles au rebord septentrional de ce plateau, la dépression marécageuse qu'on appelle aujourd'hui "Vallée des Baux" a une largeur de plus de 600 mètres. Comment faire traverser à l'aqueduc un détroit aussi large, sorte de lac profond à l'époque romaine? On fit pour cela un grand ouvrage consistant comme le "Pont du Gard" en un conduit voûté établi sans doute sur des arceaux qui reposaient sur des piles de grand appareil dont on voyait encore au commencement du XIXe siècle les fondations en gros blocs dont l'une montre encore quelques murs de ses assises dans le parc du château de Barbegal, au bord du canal et près de la route qui traverse cette roubine. Parvenu ainsi en un point du "Pendant de la Crau" à partir duquel, tournant encore à angle droit, il prend définitivement la direction d'Arles. Il traverse cette côte en souterrain pour redevenir apparent à 8 ou 9 km de là..."

Ainsi s'exprimait LACAZE-DUTHIERS(1) au début de notre siècle, en évoquant l'aqueduc gallo-romain que nous appellerons

"de Mollègès ou d'Eygalières", le seul qui à cette époque paraissait pouvoir amener l'eau des Alpilles jusqu'à ARLES. L'autre que nous appellerons "de Caparon ou des Baux" paraissait ne pouvoir alimenter que la meunerie romaine de Barbegal, encore qu'à cette époque, c'est-à-dire avant les travaux de Fernand BENOIT, le terme de "meunerie" n'était pas d'usage car la plus grande incertitude régnait sur la fonction initiale de ces vestiges (réservoir de décantation, moulin foulon...?). Les fouilles récentes effectuées par le professeur Philippe LEVEAU, archéologue à l'Université de Provence, en amont du Vallon des Arcs, au début du parallélisme des deux aqueducs, révèlent que dans un premier temps les deux aqueducs alimentaient la cité, avec probablement une légère antériorité pour celui de Caparon qui n'a été affecté que plus tard à l'alimentation exclusive de la meunerie.

Dans son exposé, LACAZE-DUTHIERS a donc divisé l'aqueduc de Mollègès en quatre parties :

1°) de la source à Saint Gabriel

2°) de Saint Gabriel à Fontvieille

3°) de Fontvieille à Barbegal

Nous ne nous occuperons que de la 4^{e} partie, c'est-à-dire celle qui va de Barbegal à Arles, car, comme il le dit lui-même "c'est la plus intéressante par la gravité des difficultés vaincues... etc."

Dans un premier temps, nous allons laisser de côté les deux grands ouvrages d'art nécessités par la double traversée de la dépression de la Vallée des Baux à BARBEGAL et à PONT de CRAU pour ne nous intéresser qu'au tracé qui réunissait ces deux ouvrages. Ce tracé se caractérise par une grande discrétion, à tel point que pendant deux siècles, les indications erronées le concernant n'ont jamais été rectifiées.

LACAZE-DUTHIERS qui était un homme de terrain mais aussi un érudit, ne pouvait méconnaître le seul document cartographique qui, à son époque, faisait état des aqueducs gallo-romains. Il s'agissait d'une carte gravée par Jean-Baptiste GUIBERT(2) en 1789 (annexe 1) et intitulée "Carte pour l'intelligence des deux aqueducs antiques d'Arles".

Avec raison, ce document a pu paraître suspect à LACAZE-DUTHIERS, car celui-ci ne semble pas avoir été influencé par le tracé indiqué, notamment de Barbegal à Arles, et nous en verrons plus loin les motifs.

Jean-Baptiste GUIBERT, auteur de cette gravure, n'était que l'exécutant d'un commanditaire: le Père DUMONT, religieux du couvent des Minimes à ARLES.

Le Père DUMONT avait parcouru l'Italie pendant 21 ans avec la passion des monuments antiques. En 1783, de passage à Arles, il fut impressionné par la richesse de ses vestiges, mais il déplora le peu d'intérêt que semblaient y apporter les Arlésiens. Toutefois, il proposa à la municipalité, qui accepta, de rédiger un ouvrage sur les antiquités de la ville, sous réserve d'être, comme on dit aujourd'hui, "subventionné". Il traita avec MESNIER, imprimeur à ARLES et avec des dessinateurs-sculpteurs-graveurs d'AVIGNON (dont principalement J.B. GUIBERT). Il commença son traité qu'il poursuivit lentement car cinq ans et demi après il n'avait rédigé que quelques pages et fait graver que la moitié des planches destinées à l'illustrer. Mécontente de la lenteur de ses travaux, la commune rompit le contrat. Il sut se tirer d'affaire en proposant de continuer par souscriptions, pour un ouvrage qui devait comporter 600 pages in-quarto et 30 planches de gravures[3]. Il promit de le terminer pour la fin de 1789 ou au plus tard pour le début de l'année suivante. Plusieurs citoyens d'Arles et des étrangers de passage se laissèrent persuader et souscrivirent de bonne foi. Laissons maintenant la parole à son illustre contemporain Pierre VÉRAN :

"La Révolution française qui survint à cette époque, dégagea bientôt le Père DUMONT de ses promesses, et la conduite scandaleuse qu'il tenait depuis longtemps fut un titre puissant pour sa réception dans l'apostolat révolutionnaire. Alors, oubliant tout à fait ses devoirs religieux et ce qu'il devait au chef de l'Église romaine, il prêta sans scrupules le serment de la nouvelle constitution civile du clergé de France et fut pour ainsi dire un des fondateurs du club jacobin qui s'organisa dans Arles, et en vrai apostat, il prêcha la doctrine jacobite, fit des prosélytes ; aussi, en reconnaissance de ses travaux, il fut nommé membre du nouveau Tribunal du district de St REMY. Bientôt, ses principes bien prononcés pour la faction de ROBESPIERRE et de MARAT, le firent regarder par les honnêtes gens, comme un homme dangereux à la société, et, dès lors, les amis qu'il avait encore s'éloignèrent de lui. Mais le crime ne restant pas toujours impuni, cet apostat, ce disciple de MARAT, finit misérablement ses jours à TARASCON en 1793,

entre les bras d'une femme avec qui il était depuis de longues années."

Le moins qu'on puisse dire est que Pierre VÉRAN n'était pas tendre avec le personnage sur le plan de la moralité et de ses options révolutionnaires. Mais ces critiques ne cachaient-elles pas un sentiment de rivalité dans le domaine particulier des connaissances de l'antique entre "l'Arlésien", travailleur infatigable, et "l'Étranger" riche de son expérience romaine? Il faut tout de même bien reconnaître au Père DUMONT le mérite d'avoir recensé, classé et fait graver les inscriptions antiques, de nombreux fragments de statues et de tombeaux antiques, des vues des principaux monuments dont l'une des deux célèbres vues de l'amphithéâtre bâti[(4)]. Il y avait aussi dans le lot cette malheureuse carte qui a entretenu pendant deux siècles cette confusion sur la vérité du tracé de l'aqueduc entre Barbegal et Arles. Si nous examinons attentivement ce document, nous constatons que le tracé emprunte un itinéraire qui domine la route de la Coste Basse avec des courtes parties pointillées numérotées 34-35 et 36 qui semblent indiquer des parties connues de l'aqueduc. L'ouvrage de DUMONT étant resté inachevé, nous ignorons le texte de la légende qu'il y avait ajouté. Nous voyons aussi que ce tracé franchit de nombreuse dépressions de terrain dont une très importante, non désignée, mais que nous identifions comme étant le vallon dit de "Sainte-Marthe". Cet itinéraire pouvait paraître logique car il reprenait en quelque sorte les méthodes employées par les Romains en amont de Barbegal, consistant à utiliser les altitudes naturelles du terrain pour donner la pente nécessaire à l'aqueduc au prix de quelques petits ouvrages aériens pour franchir les dépressions dont le contour aurait allongé considérablement le trajet. Mais si en amont de Barbegal de nombreux vestiges restent visibles, révélant en quelque sorte, en pointillé, le trajet de l'aqueduc, il n'y en a aucun en aval. DUMONT pouvait penser que les deux grands ouvrages qui franchissaient la dépression de la vallée des Baux ayant complètement disparu (à l'exception du pilier dans le parc du château de Barbegal) il en était de même des ouvrages de moindre importance qui pouvaient jalonner le parcours. C'était aller un peu vite en raisonnement alors qu'il était notoire que des traces de l'aqueduc, aujourd'hui disparues, étaient visibles proches du Mas de l'Agnel. Précisons ici que le Mas de l'Agnel situé en plein centre du plateau de la Haute Crau était très éloigné du versant "Coste Basse" de ce

même plateau. Qu'à cela ne tienne, DUMONT, n'hésite pas à placer sur sa carte le Mas de l'Agnel à 2 Km de sa position réelle. Nous avons la preuve formelle qu'il ne s'agit pas d'une erreur d'interprétation de GUIBERT car le manuscrit 567 de la bibliothèque municipale comprend deux épreuves de cette carte, la première n'indiquant que le tracé théorique de l'aqueduc, la deuxième est complétée par la position et le nom des mas de la main même du Père DUMONT, et ces indications ont été scrupuleusement reportées par GUIBERT sur la gravure définitive. Ce respect des ordres donnés par DUMONT est également attesté par une lettre de GUIBERT en date du 20 mars 1789.

Mais voilà que Pierre VÉRAN, en 1804, revendique également la paternité du plan. Le malheureux eut été mieux inspiré en ne cautionnant pas un document dont il n'était pas entièrement responsable.

En effet, dans son manuscrit 734, rédigé en 1804, nous retrouvons la carte gravée par GUIBERT, avec en légende la mention suivante : *"Explications des renvois sur la carte des aqueducs romains, dressée par moi P. VÉRAN d'Arles soussigné et dont la description est dans mon histoire d'Arles tome 2..."*

Cette carte est immédiatement précédée par un autre document intitulé : *"Brouillard de la carte pour marquer le cours des deux canaux romains dont un portait les eaux à Arles, dressé par le Sr P. VÉRAN d'Arles en 1788 pour servir à la gravure que le Père DUMONT minime, chargé du traité des antiquités d'Arles en fait faire."*

Ce dernier document qui est incontestablement de la main de VÉRAN n'a dans le détail que peu de rapport avec le plan gravé par GUIBERT sous la direction de DUMONT.

Mais ceci ne change rien à l'affaire, ce plan que VÉRAN aurait pu corriger est toujours aussi faux[(5)].

Il est vrai que la thèse de l'aqueduc sur la crête de la Coste Basse était d'autant plus facile à faire admettre qu'il était l'itinéraire le plus court sinon le plus facile, et aussi parce qu'il était proche de la route de la Coste Basse qui, rappelons-le, était une voie romaine de première importance pour ARLES (branche de la voie Aurélienne).

Mais ce tracé qui paraissait si évident et si logique ne tenait pas compte des impératifs qui avaient présidé au choix fait

par les Romains d'un autre itinéraire. (Nous y reviendrons dans les chapitres suivants).

La "falsification" du Père DUMONT, qui n'avait peut être pas une grande importance pour cette époque où la rigueur scientifique n'était pas la préoccupation majeure, a eu malheureusement une incidence fâcheuse sur les travaux des éminents chercheurs qui ont suivi.

Ainsi Fernand BENOIT, vers le milieu de notre siècle, a dressé un nouveau plan des aqueducs antiques (annexe 2) qui reprenait à peu près le tracé du Père DUMONT entre Barbegal et Arles. Certes le nom du Mas de l'Agnel avait alors disparu de sa fausse situation, mais le tracé traversait toujours le vallon de Ste Marthe, et plus grave encore avec une indication qui se référant à la légende "Aqueduc partie connue" confirmait cet itinéraire erroné. Nous relevons sur ce même plan une autre erreur qui place "MONTCALM" (Mas et château aujourd'hui détruits) beaucoup trop au nord, car ils étaient situés proche de l'ancien moulin St Paul, entre la route nationale et la route d'Eyguières. Au contraire, le "Mur de Gouiran" est situé sur le côté Nord de la Route d'Eyguières.

Ces erreurs qui perdurent déjà depuis deux siècles, risquant de se perpétuer en raison de la disparition progressive des vestiges, il était utile de rechercher le véritable tracé dans la traversée de la Crau, avec au départ, comme seul élément, le témoignage de son passage près du Mas de l'Agnel. L'étude des cartes IGN et de leurs courbes de niveaux, les témoignages ponctuels des bergers qui sont des observateurs attentifs, l'examen des indices superficiels tels que le changement de teinte dans les cultures et la détection de petits cratères qui témoignent de l'effondrement de la voûte de l'aqueduc ou de l'emplacement des cheminées souterraines qui jalonnaient le parcours{6) nous ont permis de dresser un itinéraire précis de l'ouvrage.

Par commodité et pour aider à la bonne compréhension, le nouveau tracé a été reporté approximativement sur le plan de Fernand BENOIT (annexe 2). Il se décompose en tronçons numérotés de 1 à 7 de la manière suivante :

1 — Le grand ouvrage dans la traversée de la dépression à Barbegal : long. 1300 m environ.

2 — Le versant nord du "Pendant de la Crau" : 350 m environ.

3, 4 et 5 — La traversée souterraine de la Haute Crau: 7.000 m environ.

6 — Le grand ouvrage dans la traversée de la dépression à Pont de Crau: 1.800 m environ.

7 — Le raccordement jusqu'au "Castellum divisorium" près de l'amphithéâtre : 1.000 m environ.

Pour le calcul des niveaux et des pentes qui fera l'objet d'un autre chapitre, nous ajouterons en amont du grand ouvrage de Barbegal les parties très connues de l'aqueduc qui sont :

a) l'aqueduc sur la crête rocheuse du grand ouvrage à la "Peire troucado" : 300 m environ

b) de la "Peire troucado" à la route de Paradou au milieu du vallon des Arcs : 250 m environ.

Soit une longueur totale de 12.000 m environ.

Nous remarquons que la traversée de la Crau que LACAZE-DUTHIERS avait estimée à 8 ou 9 km n'a en définitive que 7 km alors que le tracé surplombant la route de la Coste basse aurait eu moins de 6 km.

Jean SERVONAT

(à suivre)

(1) LACAZE-DUTHIERS était professeur d'Histoire du Collège d'Arles.

(2) Jean Baptiste GUIBERT, sculpteur graveur, était probablement le petit-fils de Jean Baptiste Antoine GUIBERT, sculpteur sur bois, né à Arles vers 1680.

(3) Les 30 planches de gravures ne furent connues du public qu'en 1808, lorsque DE NOBLE LALAUZIÈRE les édita en complément de son ouvrage "Abrégé chronologique de l'Histoire d'Arles" avec lequel elles n'avaient d'ailleurs aucun rapport. Rappelons que jusqu'à l'invention de la photographie, la gravure était le seul procédé pour diffuser en de multiples exemplaires les représentations d'objet, (natures mortes) de portrait ou de paysage.
(4) "L'Amphithéâtre bâti" avait été gravé par J.-B. GUIBERT sur le modèle de la gravure réalisée par Jacques PEYTRET en 1666 intitulée "L'Amphithéâtre comme il est à présent". Il n'y a d'ailleurs que peu de changements entre les deux gravures ce qui les fait souvent confondre. Sur celle de GUIBERT, les

églises proches de l'amphithéâtre ont été ajoutées, celle des Cordeliers (St-Charles), la Métropole (St Trophime), le clocher des Dominicains ainsi que quelques personnages au premier plan qui rendent la gravure plus vivante que celle de PEYTRET. L'Amphithéâtre n'a été totalement débarrassé de ses constructions parasitaires que près d'un demi siècle plus tard, en 1830.
PEYTRET a également fourni les plans de l'Hôtel de Ville édifié entre 1673 et 1675.

(5) Toutefois, en 1799, VÉRAN avait établi un document intitulé "Ébauche d'une carte géographique sur le cours du fleuve du Rhône et d'une branche de la rivière Durance dans le territoire d'Arles et encore sur le cours des deux canaux romains... etc." où le tracé de l'aqueduc romain entre Barbegal et Arles, malgré son imprécision, est plus conforme à la réalité. Malheureusement cette carte n'existe qu'en un seul exemplaire alors que la gravure de GUIBERT a été diffusée en de nombreux exemplaires entretenant la confusion pour longtemps encore.

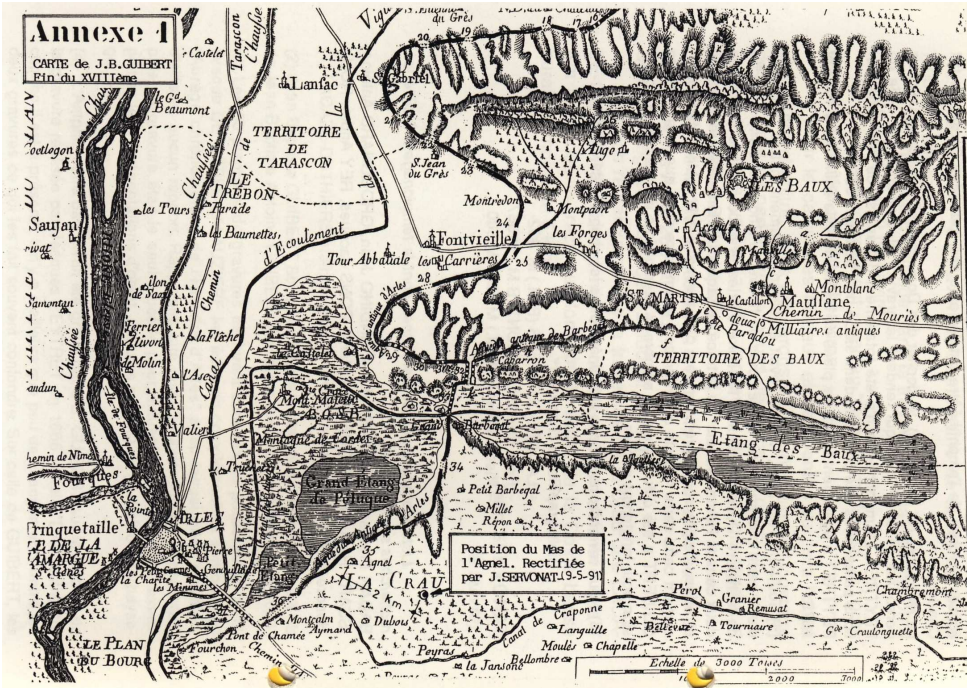
(6) Nous reviendrons sur ces cheminées dans les chapitres suivants.

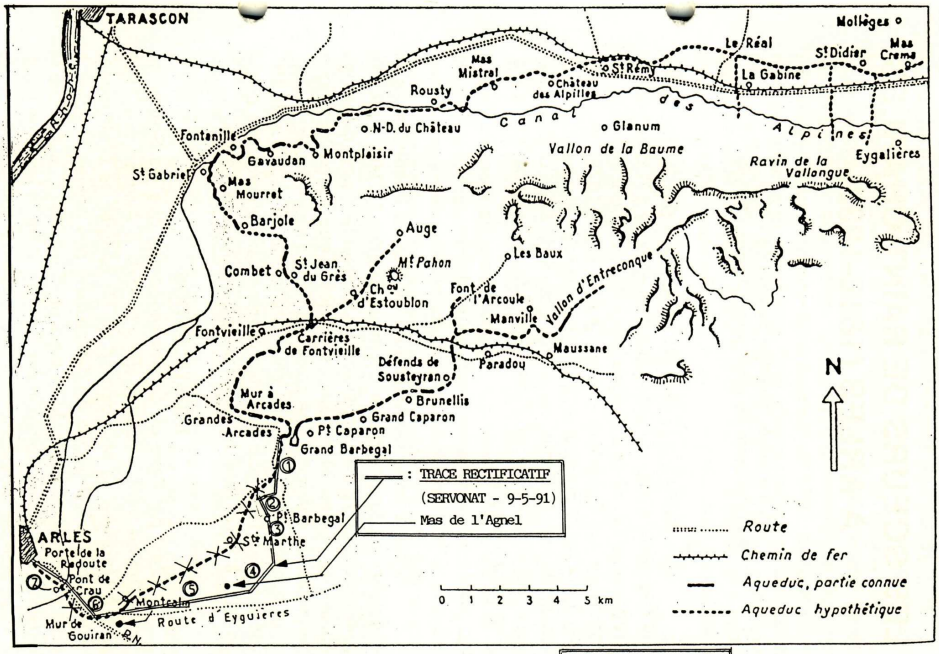
Bibliographie du chapitre 1er.

— LACAZE-DUTHIERS (B.M.) M. 932
— Père Étienne DUMONT (B.M.) M.567
— Pierre VÉRAN (B.M.) M.734 - M.500

Liste alphabétique des personnes dont le témoignage a facilité les recherches sur le terrain :

BADAN Frères, famille FARAVEL, FIANDINO Jean, GROUGNARD Antoine, ISSART Raoul, PENINQUE Jean-Marie, PONS Jacques, REY André, ROUX Honoré.


Annexe 1
CARTE de J.B.GUIBERT
Fin du XVIIIème
TERRITOIRE DE TARASCON
LE TREBON
Fontvieille
TERRITOIRE DES BAUX
Maussane
Etang des Bais
Grand Etang de Pétugue
LA CRAU
Position du Mas de l'Agnel. Rectifiée par J.SERVONAT-9-5-91
Echelle de 3000 Toises



LES AQUEDUCS D'ARLES (plan de F. Benoît)

Annexe 2

LES SŒURS DE SAINT-CHARLES À ARLES (1818-1932)

À ma mère, Solange Bastié née Falco
À la mémoire de mon père, Christian Bastié

Aldo Bastié est le petit-fils de Auguste Bastié, messager rue Gambetta à Arles. Il est étudiant en Histoire à l'Université de Provence d'Aix. Suite à l'exposition intitulée "Connaissance du patrimoire : les Cordeliers - Saint Charles (1218-1978)" qui a eu lieu du 14 au 27 novembre 1992, il nous livre ici une partie de ses recherches sur la Communauté des Sœurs de Saint-Charles que nous allons suivre de 1818 jusqu'en 1932. La suite paraîtra dans un prochain bulletin.

C'est à cette Communauté de Sœurs hospitalières et enseignantes fondée par le Lyonnais Charles DEMIA au XVII^{e} siècle, que l'on va faire appel sous la Restauration pour diriger les écoles de jeunes filles pauvres d'Arles. Cette notice historique permettra de connaître une partie de notre histoire locale aujourd'hui oubliée; nous suivrons cette communauté depuis son arrivée jusqu'en 1932 puis nous terminerons dans un prochain article de 1932 à 1978, date du départ de la communauté d'Arles.

L'INSTALLATION

C'est par l'axe du couloir rhodanien que les Sœurs de Saint-Charles vont s'installer dans le Midi. À Avignon dès 1811 puis à Marseille, la municipalité de M. Laugier de Chartrouse, celle-la même qui décida du déblaiement des Arènes, fait appel à elles et, par délibérations du 11 mars et 15 mai 1817, leur confie la direction des écoles communales de filles. Dans le contexte local, il s'agit bien de l'aboutissement des tentatives connues depuis le XVII^{e} siècle pour créer des écoles de filles.

Quatre sœurs arrivent en 1819, elles se mettent à la tâche et recevront alors cinq cents francs chacune pour salaire.

La municipalité s'interroge : où va-t-on installer cette école ? Le problème semble de fait rapidement réglé. On décide alors de loger les sœurs dans ce qui fut la maison de l'archidiacre située rue des Prêtres aujourd'hui rue du Cloître (maison du Docteur DRUARD). Vendue comme bien national en 1791, cette maison était devenue la propriété d'un club révolutionnaire dit des Cent Vingt dont chacun des membres possédait une ou plusieurs parts appelées "actions". Par actes des 1er et 14 juillet 1819 et 24 décembre 1820 (notaire Richaud), est faite l'acquisition de ce local "convenable pour installer les Écoles communales de filles".

Pendant trente ans, les sœurs n'y apporteront que peu de modifications architecturales.

En 1831, l'état des communautés mentionne la présence dans la ville d'Arles de 20 sœurs de Saint-Augustin, 8 sœurs de la Charité, 15 carmélites et les sœurs de Saint-Charles : 7 professes, 2 converses, 3 novices. Elles s'occupent alors de près de 240 enfants élevés gratuitement. Mais à Arles il est mentionné, "les sœurs ne sont qu'enseignantes". On le voit, en onze années d'existence, l'œuvre éducative des sœurs se répand dans les esprits des petites Arlésiennes et cela parallèlement à l'œuvre des frères des Écoles chrétiennes qui s'occupent de 600 jeunes garçons.

L'enseignement est fondé sur la connaissance de l'alphabet, de l'écriture et bien sûr de la couture, on réalise alors de superbes abécédaires (comme l'on en voit au Museon Arlaten) dès l'âge de 11 ans. On apprend aussi l'évangile.

En 1832, les petites filles reçoivent des prix d'encouragement dont la liste nous est parvenue : des alphabets, le petit catéchisme de Fleury, une histoire de France, un prix de vertu, une petite géographie, un second livre des Écoles chrétiennes.

En 1850, la loi Falloux permet à des dames d'ouvrir des petites écoles ou salles d'asile (nos écoles maternelles d'aujourd'hui) puis des écoles primaires. Dès 1851, on compte 24 petites écoles de filles dirigées par ces dames pour un total de 330 enfants garçons ou filles.

C'est dans le couvent de la rue des Prêtres que logent les directrices des salles d'asile que dirigent les Sœurs de Saint-Charles. En ce milieu du XIXe siècle les sœurs sont au nombre de

quinze et s'occupent des écoles communales dites de "Saint-Trophime, de la Major, de Saint-Césaire, de Trinquetaille" qui comptent en tout plus de 400 élèves.

Devant la nécessité et le nombre grandissant d'enfants et de sœurs puisqu'elles sont 24 en 1861 (il y a à Arles 10 sœurs de Saint-Joseph des Vans, 36 sœurs de Saint-Augustin, 7sœurs de Saint-Vincent de Paul, 23 carmélites, 20 sœurs de Bon Pasteur, 15 sœurs garde-malade), elles décident d'établir un pensionnat et font en leur nom personnel l'acquisition d'une maison "sise à Arles, rue de la Dominante n°4 et contiguë du côté nord et de l'est à la maison communale déjà occupée par les sœurs" (acte du 19 avril 1850, notaire Béraud à Aix).

De 1855 à 1866, les travaux sont effectués dans la maison communale : on restaure la façade, on installe entre autre sur la terrasse une "Vierge en pierre avec une balustrade", etc., bref le bâtiment est restructuré et on peut ainsi trouver au rez-de-chaussée, le vestibule, les parloirs, la salle de réception, un corridor, une classe, la cour, la salle de récréation, la buanderie et les salles de bains, le cabinet de musique, le réfectoire des élèves ; au premier étage, un petit corridor, une infirmerie, une sacristie et chapelle, une terrasse, deux classes, la salle de Communauté ; au second étage, le cabinet de musique, les dortoirs, la lingerie, les cellules, une petite infirmerie, la tour et bien sûr l'éclairage au gaz.

En 1869, un contrat est passé entre la communauté et le maire Moutet pour régulariser et fixer les droits de chaque partie. Il est question de la nécessité pour les dames de Saint-Charles de "transporter dans un local voisin les écoles communales, dont elles ont payé les frais de location et elles ont occupé en entier soit pour leur pensionnat, soit pour leur communauté tout l'ancien bâtiment communal primitivement destiné aux écoles" et "en même temps elles ont réuni à la maison communale leur maison particulière par des constructions et des ouvertures destinées à faciliter les communications entre les deux bâtiments". Sans présager de l'avenir, on trouve là les origines d'un conflit qui va éclater véritablement en 1880 entre la municipalité et les sœurs.

En 1867, la municipalité confie aux sœurs deux écoles supplémentaires dont le montant des frais d'entretien s'élève constamment : 793 francs en 1868, 816 francs en 1869, 914 francs en 1870, 978 francs en 1871, 1024 francs en 1872 et bien sûr les frais d'éclairage. Finalement en 1869, Sœur Ste-Pacide demande

au Maire, *"j'ai l'honneur de vous proposer de vouloir bien nous vendre la maison sise rue des Prêtres, au prix de mille francs."* évoquant que *"notre règle ne peut guère permettre que nos religieuses soient dispersées en divers quartiers de la ville."*

En 1871, un petit conflit de quartier a lieu entre les Dominicaines installées dans l'ancien couvent de Saint-Césaire et les Sœurs de Saint-Charles à propos de l'école dite de la Major. L'abbé J.-M. Trichaud, l'auteur de l'Histoire de l'Église d'Arles prend partie pour les Dominicaines, il écrit au maire et s'exprime en ces termes *"nous n'avons rien à débattre avec les dames de Saint-Charles, puisque c'est à la mairie et non à elles que la salle d'asile a été louée avec le matériel, bancs, tableaux, tables, compteur et le tout verbalement. Or ces dames ont envahi plusieurs appartements ainsi que le jardin.".* La coexistence de ces communautés religieuses ne semble donc pas facile surtout dans cette période de crise qui s'annonce.

L'INSTALLATION PLACE DE LA BASTILLE

En 1880, la loi sur les congrégations non autorisées permet l'expulsion provisoire des sœurs. Concrètement, la municipalité peut reprendre le local communal confié dès 1819, les sœurs quittent ce lieu le 1er janvier 1880.

Le 23 décembre 1880 intervient un nouveau traité entre Sœur Sainte-Colombe et le Maire : on règle le problème des frais occasionnés par les aménagements du local communal pour le pensionnat des sœurs. Le montant de l'indemnité est alors de 10666,67 francs.

Où vont alors s'installer les sœurs?

Elles vont se déplacer de quelques mètres et s'installer entre le théâtre antique et l'amphithéâtre. L'archevêque d'Aix, Arles et Embrun les installe dans ce qui était le couvent des pères du Sacré Cœur d'Issoudun installés à Arles de janvier 1875 à octobre 1880, date de leur expulsion. Ce lieu est marqué par l'ancien couvent des Franciscains venus sur le quartier de l'Auture en 1360. Ils ont alors édifié leurs constructions tout au long de cinq siècles jusqu'à la vente du couvent comme bien national en juin 1791.

En 1883, les transactions commencent entre la Municipalité et l'Archevêque d'Aix, Arles et Embrun afin d'installer les Sœurs de Saint-Charles. En 1884, les sœurs décident de faire

aménager leur nouveau pensionnat, Auguste Véran dessine les plans et commence la construction qui dure encore jusqu'en 1885. L'entrée se fait alors par la place de la Bastille. Marie-Adélaïde Castan dirige cette institution et facilite la transition vers ce nouveau lieu qui compte alors 13 sœurs pour 183 enfants reçus dans le nouveau pensionnat.

Les sœurs ont alors leur brevet de capacité afin de pouvoir enseigner. Les principes de la laïcité se répandent dans les esprits des Arlésiens et les pères de famille réclament l'ouverture d'écoles laïques pour leurs enfants.

Désormais elles n'ont plus ce qui a pu apparaître comme un monopole : celui de l'enseignement des jeunes filles et à Arles elles doivent donc suivre les évènements qui soit dans le contexte national ou local vont précipiter la séparation de l'Église et de l' État.

En 1904 le journal Le Forum Républicain se fait l'écho de l'expulsion des sœurs: *"le Ministre de l'intérieur n'a pas cru devoir transmettre leurs demandes d'autorisation au Conseil d'État; elles doivent fermer leurs écoles et se retirer dans leur maison-mère".*

Ce journal dénonce le ressentiment qui avait pu exister entre la municipalité et la communauté des sœurs d'Arles depuis quelques années et surtout depuis 1880." *À Arles-ville surtout, la navrante mesure au moment où elle sera exécutée, produira l'effet d'un déchirement, d'une amputation".* Le Forum Républicain termine son article: *"Allez-vous en, pauvres septuagénaires qui pendant plus de trente ans avez distribué le pain intellectuel à tant de générations".*

LES ÉCOLES PAROISSIALES

Les sœurs quittent donc leur pensionnat. Madame Bissière prend alors en charge ce local qu'elle gardera jusqu'en octobre 1932, elle reçoit des élèves dès 1907. Lors des travaux de l'été 1991 qui ont permis la transformation de la chapelle, nous avons pu retrouver au pied des statues de Saint-Joseph et de la Vierge des petits ex-voto de papiers que les enfants semblent avoir lancé vers eux, ils datent en grande partie de 1907.

À la même époque, les sœurs quittent leur habit de religieuses et vont enseigner en habit laïc. Elles ouvrent des écoles paroissiales en 1912. L'école de la rue des Carmes appelée école

Saint-Trophime est réouverte le 8 octobre 1909. Elle est d'abord dirigée par mesdames Thérèse Abrieu, Marie Valès et Marie-Rose Jaume puis vont entrer Irène André, Clara Roussin et Claudette Trouche en 1915.

Aux mêmes dates, Madame Bissière et son mari reçoivent dans la chapelle du pensionnat place de la Bastille, les blessés de la Grande Guerre. Un cliché inédit à ce jour et publié aujourd'hui nous permet de retrouver une partie de la mémoire de ces lieux.

En 1919, la direction de l'école de la rue des Carmes est confiée à Claudette Trouche, à la même époque travaillent aussi dans ces lieux Marie Valès, Eugénie Drevet, Jeanne Teignes, Marie-Louise Prat ; l'école compte une vingtaine d'enfants. En 1924 entre Lucie-Hélène Sterque qui décèdera quelques années plus tard. En 1927, mademoiselle Lucie Plancade entre au service des sœurs de Saint-Charles, c'est en partie grâce à la générosité de cette dame aujourd'hui décédée que nous devons la plupart des témoignages sur la vie de cet établissement durant l'entre deux guerres.

Mais les sœurs ouvrent aussi une école dite de Saint-Julien derrière le chevet de cette église près des quais du Rhône. Elle sera malheureusement détruite lors des bombardements de 1944.

En 1932, Claudette Trouche meurt, la communauté décide alors de reprendre son pensionnat dans un contexte local plus favorable. Madame Bissière ouvre dès lors une école dans la rue de la Roquette qui fermera à sa mort en 1941.

En octobre 1932, les sœurs retrouvent donc leur pensionnat mais une autre période de cette histoire qui intéresse avant tout nos souvenirs sera livrée prochainement. Il s'agira de suivre la communauté depuis 1932 jusqu'en 1978 date de son départ d'Arles.

Aldo Bastié
le 26 novembre 1992.
***(À su**ivre)*

Photo : *École St-Trophime de la rue des Carmes.*

Directrice, Madame Trouche.

Photo : *Guerre 14-18. Mme BISSIÈRE et son mari (dans la chapelle du Sacré-Cœur avec les soldats).*

MERCI MONSIEUR PILLIOL

On ne présente plus René GARAGNON. Membre fondateur des A. VA. (1971), membre de l'Académie d'Arles, notre bulletin a souvent bénéficié de sa signature (plus de 25 articles), sans compter toutes les publications personnelles et diverses sur Arles et sa région. Une bibliographie succincte est notée dans le B.A.V.A. N°65.

Encore merci, René GARAGNON... pour une prochaine chronique !

Lorsqu'une poignée d'Arlésiens, à la fin de l'année 1970, remit sur pied la Société des Amis du Vieil Arles, ils avaient un but commun : sauver le patrimoine historique et esthétique de la ville qui était négligé, souvent à l'abandon ou très dégradé.

Mais chacun d'entre nous avait aussi quelques idées personnelles sur le sujet. En ce qui me concerne, je voulais travailler dans deux directions précises et aboutir rapidement à quelque chose de concret :

I — Intéresser les jeunes au patrimoine que nos anciens nous ont légué : ce qui fut fait en 1971 lors de la création de la section "Jeunes" des Amis du Vieil Arles. Les jeunes, sous la direction d'un lycéen, Michel Boiron, se mirent immédiatement au travail et restaurèrent en dix-huit mois la chapelle de la Genouillade (appelée aussi chapelle des Paysans). Cette section "Jeunes" est devenue aujourd'hui le Groupe Archéologique Arlésien sous la direction d'un autre jeune, Pierre Muller, qui travailla avec moi pendant des années à la restauration de l'église Saint-Blaise.

II — Donner à de nouvelles rues de la ville des noms d'Arlésiens ou de Provençaux injustement oubliés et qui méritaient de sortir de l'ombre : c'est la raison pour laquelle, en accord avec le conseil d'administration des Amis du Vieil Arles, je soumis à monsieur Pilliol, conseiller municipal, une liste de dix-sept noms. Grâce à lui et à la municipalité Jacques Perrot, ces

noms figurent désormais sur des plaques de rues. En voici la liste complète avec une brève notice sur chaque personnalité. La liste est donnée par quartiers :

CENTRE VILLE

1 - Place Henri de Bornier :

Elle se trouve entre le Théâtre Antique et l'Amphithéâtre, devant le collège Saint-Charles. En 1971 les AVA avaient demandé l'installation sur cette place d'un îlot de verdure. La municipalité donna son accord de principe mais l'affaire n'eut pas de suite. C'est aujourd'hui un parking.

Henri de Bornier (1825-1901), né à Lunel, vécut quelques années à Arles place Pomme, donc tout près de là, chez des parents. Il était administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Auteur dramatique, toutes ses pièces de théâtre sont aujourd'hui tombées dans l'oubli sauf un vers, souvent cité, de son drame La Fille de Roland (1875) :

"Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France."

Il a écrit de très belles pages sur Arles dans la préface d'un livre publié en 1879 sur les Fêtes de la Cigale à Arles. Titre : La Cigale à Arles. Auteur : L. Aparicio. La Cigale était une association qui fut fondée au XIX^{e} siècle par des Provençaux exilés à Paris : Daudet, Jean Aicard et Paul Arène en firent partie. Chaque année ils se réunissaient dans une ville du Midi. Arles fut choisie en 1877. La fête eut lieu en septembre. Voici le texte de Henri de Bornier : *"Vous avez eu raison de choisir pour rendez-vous cette ville d'Arles qui est illustre et qui est charmante, qui est un vaste musée en plein air : double musée en quelque sorte dont les statues de marbre ressemblent à des femmes vivantes qui resteraient immobiles et dont les femmes ressemblent à des statues qui se mettraient à marcher. Arles a ceci de particulier : le calme dans la grandeur. Tout y est calme, ses monuments, les horizons, le langage, l'accent même de la voix, les esprits et les hommes. Que de fois j'ai admiré sur la place du Forum de petits enfants jouant et se promenant avec une gravité de sénateurs, de sénateurs romains."*

2 - Place Jean-Baptiste Massillon :

Cette place, au bord du Rhône, se trouve devant le cinéma Actes-Sud. J.B. Massillon (1663-1742), né à Hyères,

vint à Arles en 1682 étudier la théologie. Prédicateur il devint célèbre en prononçant l'oraison funèbre de Louis XIV qui commence par cette phrase souvent citée: *"Dieu seul est grand, mes frères".*

MOULEYRES-GENOUILLADE

4 - Rue Auguste Chabaud :

Cette rue, qui est en fait une impasse, donne dans la rue Étienne Dolet. Ce Nîmois (1882-1955) fit l'École des Beaux Arts d'Avignon où il eut Grivolas comme professeur, puis il monta à Paris. À partir de 1921 il s'installe dans le mas familial de Martin à Graveson et n'en bougera plus. Celui que l'on a appelé le Fauve de la Montagnette vint plusieurs fois à Arles peindre l'amphithéâtre lors d'une course de taureaux ou les Arlésiens à la sortie de la messe à Saint-Trophime.

5 - Rue Jean Giono :

C'est la rue qui se trouve devant le collège Vincent Van Gogh. Jean Giono (1895-1970) né à Manosque est le chantre de la haute Provence. Il a parlé d'Arles deux fois dans son œuvre. D'abord dans "Provence" (1954) en évoquant la passion des Arlésiens pour les courses de taureaux, ensuite dans son roman "Ennemonde et autres caractères" (1968) où il fait revivre les ruelles d'Arles "enlacées par les deux serpents du fleuve".

6— Rue Nicolas Saboly :

C'est la rue qui se trouve devant la clinique Jeanne d'Arc. Ce musicien comtadin (1614-1675) naquit à Monteux près de Carpentras. Ayant reçu au collège des Jésuites de Carpentras une éducation musicale de premier ordre il fut nommé maître de chapelle et organiste à Saint-Siffrein. On le retrouve ensuite bénéficier de l'église Saint-Pierre d'Avignon puis maître de musique à Arles. Il composa une centaine de chants de Noël en langue provençale.

TRINQUETAILLE

7 — Rue Jean Fouque :

C'est une impasse qui donne sur l'avenue Édouard Herriot. Jean Marius Fouque est né à Arles le vingt juillet 1822. Il étudia la peinture sous la direction de Granet et de M. de Lestang Parade. Admis à l'Ecole des Beaux Arts en 1846, Fouque, ayant

visité l'Extrême-Orient, devint le peintre du roi de Siam. Il exposa au Salon de Paris de 1846 à 1879. Il fit des tableaux d'histoire, des sujets mythologiques et des portraits (en particulier celui du sculpteur Pradier).

8 - Rue Vasile Alecsandri :

Cette impasse donne dans la rue du Maréchal Gallieni.

Ce poète roumain (1821-1890) fut obligé de quitter son pays après les événements de 1848. Il se réfugia en France. En 1878, aux Fêtes Latines de Montpellier, il reçut la coupe d'or offerte par la Société des Langues Romanes pour son poème "Chant de la race latine". On le vit un peu partout en Provence, à Maillane en particulier, où il devint l'ami intime de Mistral. Il fit pour la Moldavie, sa province natale, ce que Mistral fit pour la terre provençale. Lors de mon séjour en Roumanie, les gens furent bouleversés lorsque j'évoquai le nom de ce poète. Dans un des poèmes il a chanté magnifiquement "les Alpilles bleues". Voir l'article que je lui ai consacré dans le bulletin des AVA n°29 (juin 1978) ainsi que le médaillon dans la cour du Museon Arlaten.

9 - Rue Montcalm :

Cette rue se trouve entre l'avenue de Pskov et la rue Georges Pompidou. Louis Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Véran (1712-1759) est né près d'Arles au château de Candiac (entre Vauvert et la source Perrier). Il défendit héroïquement le Canada français contre la formidable puissance militaire de l'armée anglaise. Seule jusqu'alors la ville de Nîmes avait honoré par un nom de rue la mémoire de Montcalm.

10— Rue Jean Boutière :

Cette rue, qui se trouve dans le lotissement du mas des Troènes, part de l'avenue du Docteur Morel.

Jean Boutière (1899-1967) fit ses études à Aix puis à Paris. Il partit ensuite en Roumanie où il étudia les langues orientales. À son retour il fut nommé professeur de philologie romane à l'université de Paris puis directeur de l'Institut d'Études provençales et de l'Institut d'Études roumaines de la Sorbonne. Passionné de Mistral son étude critique des **Îles d'Or** est une œuvre de très grande qualité. Il était le petit-neveu d'Émile Martin, avocat, sous-préfet d'Arles et rédacteur de la revue "le Musée".

BARRIOL-SEMESTRES

11 - Rue Fernand Benoît :

Cette rue part de la pharmacie Malarde pour aller rejoindre l'écluse en contournant l'hôtel Primotel.

Né à Avignon cet archiviste-paléographe (1892-1969) fit une grande partie de sa carrière à Arles. Membre de l'Institut, ancien élève de l'École de Rome, il fut nommé conservateur des archives et musées d'Arles en 1925. Ses nombreux ouvrages ne peuvent être cités ici en totalité. Mentionnons simplement : Arles, ses monuments, son histoire (1927) Histoire municipale d'Arles (1935) la Provence et le Comtat Venaissin (1949). Ce fut lui qui mit à jour la meunerie romaine de Barbegal. Après la guerre il devint directeur des fouilles archéologiques de la 12^{e} Région.

12 - Place des Troubadours :

Le mot troubadour, forme méridionale du mot "trouvère", évoque ces poètes lyriques du Midi qui, aux XII^{e} et XIII^{e} siècles, chantent l'amour courtois et les nobles sentiments en une belle langue colorée.

13 - Rue Florian :

Cette impasse donne sur le chemin des Semestres.

Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794) est né au château de Florian près de Sauve. Romancier, auteur de comédies et de pastorales, il est surtout connu pour ses 89 fables. Quoi de plus normal que la ville d'Arles rende hommage à celui que l'on a surnommé le "La Fontaine du Midi".

14 - Rue Henri Bosco :

Cette impasse du Clos des Cigales donne sur le chemin des Semestres. Cet Avignonnais (1888-1976) enseigna longtemps dans notre Midi et composa une œuvre essentiellement méditerranéenne. Il a publié une très belle page sur Arles que l'on trouve dans le bulletin des AVA n°9.

LE TRÉBON

15— Rue Étienne Godefroy :

Cette rue va de l'avenue de Hongrie à la rue Roland Garros. Ce fut Godefroy qui introduisit la culture du riz en Camargue.

Cet agronome (1795-1847) de la Compagnie Générale de

dessèchement s'installa en Camargue au domaine de Paulet. C'est à partir de 1844 qu'il procéda à des essais de culture de riz. En 1847, il créa 250 hectares de rizières au château d'Avignon. Épuisé par le travail et le paludisme, il mourut le 28 juillet 1847. Toute la ville d'Arles assista à ses obsèques.

RAPHÈLE

16 - Rue Honoré Daumier :

Cette rue va de la place René Blanc à la place du 11 Novembre. Daumier (1808-1879), né à Marseille commença à travailler chez un libraire parisien. Très doué pour le dessin il se tourna vers la lithographie, procédé nouveau pour l'époque. Caricaturiste au Charivari, il créa une galerie de portraits satiriques que l'on a comparée à la Comédie Humaine. Ses tableaux firent l'admiration de Manet et des Impressionnistes.

PONT de CRAU

17— Rue Auguste Broussonet :

Cette rue va de la Coste Basse à l'ancienne nationale 113.

On connaît l'importance du mouton mérinos dans l'économie du Pays d'Arles. Ce fut Broussonet (1761-1807) qui importa cette race de moutons dans notre région**.**

Bien des années plus tard, je proposai que trois nouvelles rues portent le nom de :

— Jean-Baptiste Piquet marquis de Méjanes

— Marcel Dyf

— Achille Bey

Le nom du marquis de Méjanes, célèbre bibliophile arlésien, tut réfuté parce que l'on risquait de confondre avec Méjanes en Camargue. Argument spécieux étant donné qu'il y a à Arles trois rues Martin (Jacques Martin, Robert Martin et Pierre Martin) et trois rues Blanc (Georges Blanc, Louis Blanc et Jean Blanc).

En ce qui concerne Dyf, cet artiste peintre de grand talent qui vécut à Arles pendant dix-huit ans, je n'ai reçu aucune confirmation. De même pour Achille Bey, ouvrier devenu journaliste et écrivain (il publia en 1929 un "Frédéric Mistral poète républicain).

René GARAGNON

UN GÉNÉALOGISTE ARLÉSIEN : LE BARON DU ROURE

La généalogie se "monte", habituellement, par la recherche des actes de mariage de nos ancêtres, principaux actes qui nous fournissent des renseignements vrais et qui nous permettent de retrouver des personnes nées aux alentours de 1600. En effet, les séries relativement complètes d'actes de mariages de l'église catholique ne commencent qu'en 1668. Les registres de notaires, institution très ancienne en Provence puisque connue dès le 13e siècle, nous font, en principe, connaître nos ascendants jusque vers 1500. Avant cette date, les séries notariales ne sont complètes que dans les grandes villes en général, et souvent seules les personnes dites nobles ou fortunées vont chez le notaire ; les lacunes deviennent de plus en plus nombreuses en avançant dans le temps. Mais on peut toujours trouver traces de nos ancêtres, paysans ou artisans dans des actes d'obligation (dette), éventuellement comme témoins dans des actes concernant d'autres personnes. Nous ne pouvons que rarement établir une filiation suivie.

Il faut alors faire des relevés systématiques sur un ou plusieurs noms pour pouvoir espérer passer le "cap" difficile de l'année 1500.

Notre section a entrepris, depuis 1987, de tels relevés systématiques pour les paroisses d'Arles, pour une période plus récente des 17e et 18e siècles.

Ces relevés d'actes d'état civil ou notariés ont déjà inspiré plusieurs érudits, dont le baron du ROURE.

Rappelons que le baron Scipion du ROURE (appelé dans certains fichiers Auguste) était né à Arles en 1858 ; il est mort au château de Barbegal en 1924. Érudit au sens ancien du terme, il s'occupait professionnellement de son domaine de Barbegal.

M. DUMAS, dans le tome III des Mémoires de l'institut historique de Provence, paru en 1926, a publié un article tant biographique que bibliographique sur le baron. Notons que ce dernier avait fait paraître des articles dans la 1ère série du bulletin des AVA (1903-1914).

Nous voulons ici évoquer les travaux imprimés d'une personne que nous osons considérer comme un modèle de nos propres travaux.

Au-delà de publications visant à exprimer son point de vue sur certains points historiques, dont les **Notes historiques et topographiques sur quelques localités de la Camargue,** il a facilité l'accès à des textes très anciens et rares, tels ceux relevés dans **l'inventaire analytique de titres et de documents originaux tirés des archives du château de Barbegal** ou **l'Histoire de Montmajour.** Il a joué alors non seulement le rôle d'éditeur mais aussi celui de diffuseur d'une information historique.

Mais ce qui nous intéresse tout particulièrement ce sont ses travaux généalogiques et la méthode utilisée.

1) le "vrai nobiliaire de Provence"

Dès 1614, César de NOSTRE-DAME, dans son histoire de la Provence, parle des familles nobles de la région et mentionne leurs armoiries. Les recherches entreprises suite à la déclaration royale du 27 février 1665 pour déterminer les vrais et les faux nobles, et entre autres, faire condamner ces derniers à payer l'amende idoine, ont amené le père Dominique ROBERT de BRIANÇON en 1692, à publier le 1er nobiliaire provençal. D'autres, au 18e siècle, tels MAYNIER, PITHON-CURT ou ARTEFEUIL, ont suivi. Tous ont véhiculé des "fables" plus ou moins intentionnelles. Ces nobiliaires répondaient souvent au désir de plaire ou de ne pas choquer certaines personnes de qualité en ce qui concerne leurs origines. Pensons à VOLTAIRE qui disait qu'en donnant 10 000 livres à un généalogiste, ce dernier nous ferait descendre des personnages les plus illustres !

C'est un fait admis de nos jours, que beaucoup de familles chevaleresques connues dès le 10e siècle, telles les BAUX, étaient éteintes au début des temps modernes. Aux 15e et 16e siècles, la richesse des marchands en a fait des nouveaux nobles. Descendre, au moment des preuves de noblesse, d'anciens marchands, ou d'anciens juifs convertis, de néophytes, ne plaisait pas. D'autre part certains nobles n'avaient pu conserver correctement, au cours des temps, leurs titres et leurs papiers. On avait alors recours à la confection de faux titres.

Le baron du ROURE, par ses dépouillements et ses nombreuses généalogies, a reconstitué une partie du vrai nobiliaire de la Provence. Nombre de familles voient leur généalogie établie sur de vrais documents. Ses ouvrages sur les

Anciennes familles de Provence, ou sur les **Meyran et leurs alliances,** de même que ses **Notes et documents pour servir à la généalogie des familles provençales** ne représentent malheureusement pour nous qu'une part des renseignements trouvés par le baron.

On peut penser que les nobles ne représentaient qu'une infime partie de la population et que nous avons peu de chances de nous raccrocher à ces familles étudiées. Mais le problème généalogique de l'implexe (nous sommes tous cousins) et le fait que les nobles avaient.., des enfants naturels (qui ne pouvaient espérer être reconnus comme nobles que dans de rares cas) et qui donc se mariaient dans la classe des "bourgeois", ou que plusieurs lignées nobles "chutaient" et dérogeaient, tout cela fait que les barrières sociales de l'ancienne société n'étaient pas aussi rigides que nous pouvons le penser. Citons Raoul BUSQUET, archiviste des Bouches-du-Rhône dans la 1ère moitié du 20e siècle :

"La conception rudimentaire mais encore assez répandue d'une noblesse formant un bloc indivisible et séparée du populaire par ses origines comme par son état légal, est décidément périmée; le fossé tracé entre les ordres est enjambé par de nombreux ponts, et il nous apparaît... que le passage d'une classe sociale à la classe supérieure n'était pas, en somme, beaucoup plus difficile autrefois qu'aujourd'hui; il fallait, il est vrai, franchir plusieurs étapes; mais l'ascension était peu rapide,... Voilà des vérités d'histoire sociale que le présent ouvrage (les Maintenues de noblesse de BELLEGUISE) et tous les travaux de M. le baron du Roure auront puissamment contribué à établir. (MIHP, T. I, 1924).

Il faut remarquer qu'en généalogie ascendante il faut inverser l'argumentation développée par M. BUSQUET. La plupart des gens descendent de familles nobles appauvries par les vicissitudes du temps. Mais ce qui reste et qui est vérifié dans maintes généalogies, c'est que la "caste" des nobles n'était pas hermétique et que donc nous avons toutes les chances de nous retrouver, dans une lignée, descendant d'un famille noble et même de Charlemagne !

Ce qui nous fait dire que le "vrai nobiliaire" du baron du ROURE contient une part de nos ancêtres. *(à suivre)*

J. VIVIAN - D. RAINAUD

(Section paléographie et généalogie des A.V.A.)

QUAND MONTMAJOUR ÉTAIT UNE ÎLE... M 745

Le manuscrit 745 parle du Rhône et de la Durance, et nous offre une illustration de leur cours et des villes qui les bordent.

Le dessin qui représente Arles et ses environs, agrandi quatre fois ! donne à mes yeux la plus ancienne, la plus précise, et la plus intéressante vue aérienne de la ville en couleurs.

Quand Montmajour était une île... On nous a raconté que Arles était entourée de marais, qu'on allait à Montmajour en barque, mais là, on le voit : le delta du Rhône, Fourques avec son château, Trinquetaille et Arles, dans son enceinte médiévale bordée d'une douve franchie par quatre portes : La Roquette, Le Marca Nou (Marché Neuf), La porte Agnelle et La Cavalerie.

Juste autour, on voit les Mouleyrès, quelques bâtiments religieux où l'on reconnaît bien St Honorat des Alyscamps et des maisons au départ d'un pont qui franchit une zone bleue foncé; les marécages importants qui nous séparent de la Crau, c'est le pont de Crau, barré par une tour.

Au nord, entre la pointe des Alpilles, les rives du Rhône semées de quelques mas et la Crau, ou vaste étendue d'eau, bleue ciel; un grand marécage avec ses zones profondes, plus herbues et ses trois îles : Montmajour, la plus grande, Cordes (où se basaient les Sarrasins de Cordoue) et le Castelet, théâtre du conte de l'Arlésienne.

Verticalement, on distingue une digue, la levée, objet de multiples luttes contre nos voisins de Tarascon et d'un impôt spécial prélevé sur tous par un "levadier" élu démocratiquement ! L'arrondi de la fin nous rappelle le sort incertain de l'Île des Sables, pointe de terre ici attachée à la Camargue, séparée par un bras du Rhône au siècle des départements (dans le prolongement de la levée) et actuellement à nouveau attachée à la Camargue, hors département.

Le plus riche est la ville, dont on distingue les clochers: la tour de l'horloge est seule, l'hôtel de ville actuel n'est pas construit : on est avant 1675. St Césaire, St Trophime,

Les Cordeliers et la Major sont très lisibles. Curieusement, l'artiste nous a fait les arènes nettoyées (deux siècles d'avance) et retourne la façade de l'actuel musée Réattu vers nous alors qu'elle est face au Rhône. (commanderie des Hospitaliers de St Jean). Le pont est invisible à cause d'un pli, mais on distingue la tour d'un bac à traille. La taille donnée à la Tour du Lion souligne son importance stratégique, comme le bastion antiartillerie qui défend la Cavalerie. Le rempart est très juste et précis par rapport aux plans, la douve est alimentée par la Roubine du Roy, lisible comme le trait bleu du Canal de Craponne (1555).

La richesse de cette image, même si elle est bien datable, c'est quasiment une photo en 1250 (rempart médiéval) à quelques détails près, portrait de la ville pendant cinq siècles, jusqu'à l'assèchement des marais par un de nos précieux Hollandais: Van Ens. Espérons que la diffusion de ce document incitera un paléographe à découvrir le nom du graphiste de génie, auteur de cette illustration: C'est probablement un arlésien, compte tenu de la précision par rapport à l'échelle, et le service rendu mérite qu'il passe à la postérité locale.

Patrick PETRINI

PETITE CHRONOLOGIE DES ÉVÈNEMENTS RÉVOLUTIONNAIRES ARLÈSIENS

(Suite)

1791

3 AOÛT — Les Chiffonniers, loin de baisser les bras, persistent dans leur action. Ils s'assemblent le même jour dans l'église des Récollets.

Antonelle part à l'aube pour Aix afin de dénoncer personnellement l'attitude des Chiffonistes. Plusieurs autres de ses partisans quittent aussi la ville.

5 AOÛT — Antonelle lit devant le directoire des Bouches-du-Rhône une lettre émanant des Monnaidiers qui affirme que les Chiffonistes **"avaient décidé de couper douze têtes de Monnaidiers et que le sang ruisselerait dans les rues".** Il demande que la ville soit mise au pas. Le Directoire envoie deux commissaires à Arles.

15 AOÛT — L'arrêté pris par le département le 30 juillet est publié dans la ville. Les Monnaidiers restant dans Arles reprennent courage tandis que les Chiffonistes renforcent leur garde de 200 hommes.

16 AOÛT — Les deux commissaires départementaux arrivent. Les Chiffonistes tentent de composer. Ils présentent une pétition de 830 signatures soutenant leur action. Le capitaine de la Garde, dévoué à la Chiffonne demande aux commissaires un renforcement de la Légion, ce qui est accordé. Ce renfort est mis sous commandement de LOYS et FASSIN, médecins, et également Chiffonistes.

Rémi VENTURE

Entre Nous

SPÉCIAL NOËL !

Grâce à ses permanences, tous les après-midi de 14 à 17 h, et le jeudi de 9 à 12 h, au 20 place du Sauvage, notre association diffuse une superbe gravure en couleur sur bristol fort, 37 cm x 30 cm, image de notre cité il y a 350 ans, image de ses murs en 1250.

Commentaires et repérages (voir en fin du bulletin) seront aussi disponibles; document historique, archéologique et chef-d'oeuvre de graphiste, c'est un de nos témoins le plus précieux pour la pédagogie.

Prix dérisoire : 30 F, série limitée, mais conditions spéciales pour nos classes arlésiennes ou pour leurs professeurs.

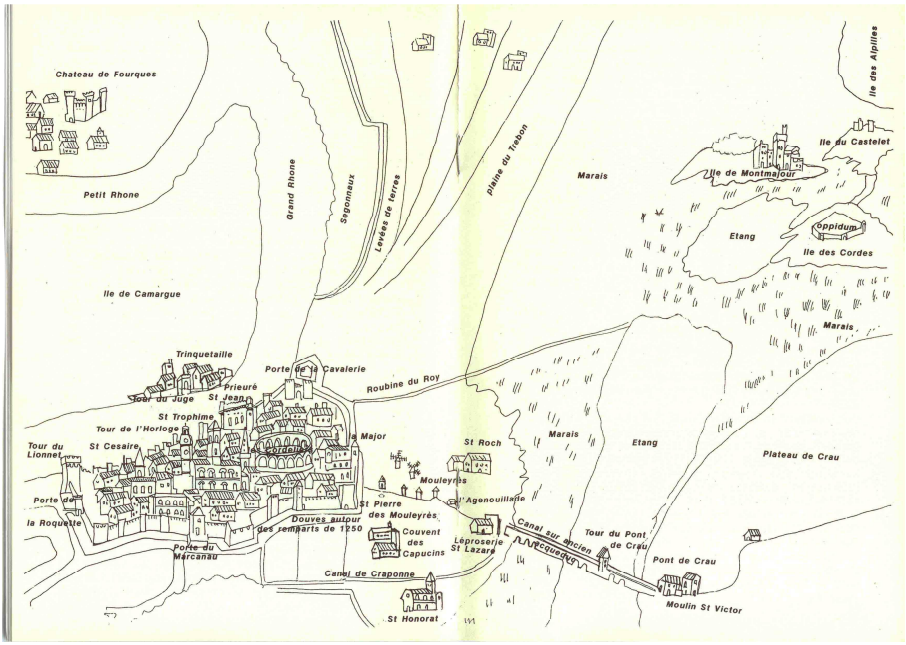
P.P.

À PONT DE CRAU, ça change!

Le paysage de ce secteur de la commune est en train de changer avec la mise en service prochaine de l'échangeur de la rocade et l'élargissement de la route d'Eyguières. À peine a-t-on remarqué qu'en une journée les arches de l'aqueduc ont été rognées de plusieurs mètres et qu'une pelleteuse a cassé un ouvrage d'art sur lequel se faisait, il y a peu, la circulation.

Peut-être serait-il temps de procéder à une solidification de l'ensemble dont les cicatrices vives font peine à voir, sans parler des pierres prêtes à tomber, des fissures, de la végétation parasite et des murs ajoutés... Pas vraiment une invitation à pénétrer en ville !

La route d'Eyguières, enfin élargie, voit disparaître du fait des travaux le "mur de Gouiran" que mentionnent Tassy et Véran dans un acte de lever établi en 1783 pour retrouver le tracé et les pentes de l'aqueduc


Chateau de Fourques
Petit Rhone
Grand Rhone
Sagonneux
Levees de terres
plaine du Trebon
Marais
Ile des Alpilles
Ile du Castelet
Ile de Montmajour
Etang
Oppidum
Ile des Cordes
Marais
Ile de Camargue
Trinquetaille
Porte de la Cavalerie
Roubine du Roy
Prieuré St Jean
Tour du Juge
St Trophime
Tour de l'Horloge
Tour du Lionnet
St Cesaire
le Major
St Roch
Marais
Etang
Plateau de Crau
Mouleyres
Agenouillade
Porte de la Roquette
St Pierre des Mouleyres
Douves autour des remparts de 1250
Couvent des Capucins
Leproserie St Lazare
Canal sur ancien
Tour du Pont de Crau
Pont de Crau
Porte de Mercanau
Canal de Craponne
St Honorat
Moulin St Victor

romain. On se consolera de la disparition du mur pour une plus grande sécurité, mais les AVA resteront attentifs aux travaux qui se déroulent sur l'emplacement probable du tracé de l'aqueduc antique, reconnu à l'époque sur 230 mètres.

P.N.

UNE GARDIENNE EST PARTIE...

"Posuerunt me Custodem" Ils m'ont posée comme gardienne, disait l'inscription sur une magnifique vierge qui veillait à l'angle de la rue de la Roquette et de la rue Baudanoni. Est-elle partie en cure de jouvence ? a-t-elle été vendue ou volée? nous appelons pour avoir de ses nouvelles car elle fait partie de ces merveilleux détails qui rendent notre cité si attrayante, détails si minimes qu'ils ne sont même pas mentionnés dans notre plan de secteur sauvegardé !. Quand bien même le seraient-ils, quelle protection en espérer à notre époque où le vol est si commun dans les églises, où les monuments historiques classés depuis 50 ans sont à l'abandon (Agenouillade) et où l'on pleure un poste de gardienne pour St-Honorat des Alyscamps !

P.P.

AU REVOIR

La première livraison de notre bulletin en 1988 innovait en proposant pour la première fois le supplément "Entre nous".
Madame Guiraud, alors présidente, avait accepté de tenter l'aventure que je proposai, essai auquel Geneviève Pinet avait bien voulu s'associer.

Ce supplément se voulant informatif, non polémique mais dérangeant quand même, s'était donné pour tâche de suivre l'actualité arlésienne pour ce qui concerne le patrimoine sans occulter des problèmes préoccupants.
Après cinq ans, et au moment de ranger (provisoirement) mon stylo, je voudrais remercier les lecteurs pour l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail et dont certains ont bien voulu me faire part.
Je souhaite bonne route à un "entre nous" pugnace dont je revendique la paternité et qui me reste cher.
Que les AVA soient attentifs à ce qui se passe sous leurs yeux afin que perdure au mieux notre patrimoine et n'écoutent pas le chant des sirènes toujours empressées à leur susurrer "dormez en paix, braves

SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES

Pour la protection de son patrimoine historique et esthétique

Fondée en 1903 — Reconstituée en 1971

PRÉSIDENTS D'HONNEUR:

t FRÉDÉRIC MISTRAL
PIERRE FASSIN
ÉMILE FASSIN
t ANDRÉ VAILHEN-REMACLE

ANCIENS PRÉSIDENTS:

AUGUSTE LIEUTAUD 1903 - 1923
JEAN LANDRIOT 1971 - 1974
RENÉ VENTURE 1974 - 1987
THÉRESE GUIRAUD 1987 - 1990

COMITÉ DE PARRAINAGE

HENRI AUBANEL — YVAN AUDOUARD — ELISABETH BARBIER — t Louis BAYLE — GASTON BONHEUR — MARCEL BONNET — HENRI BOSCO . JACQUES DE BOURBON-BUSSET — HEDWIGE BOUTIERE — t MARCEL CARRIERES — ANDRÉ CASTELOT — t DUC DE CASTRIES — JEANPIERRE CHABROL — t ANDRÉ CHAMSON — EDMONDE CHARLES-ROUX — YVAN CHRIST — JEAN-PAUL CLEBERT — t ALICE CLUCHIER — JEAN DESCHAMPS — PIERRE DOUTRELEAU — MICHEL DROIT — MAURICE DRUON — GEORGES DUBY — 'LAWRENCE DURREL — t PIERRE EMMANUEL — t HENRI-PAUL EYDOUX — Louis FERAUD — IRENE FOUASSIER — CHARLES GALTIER — RENÉ JOUVEAU — CHRISTIAN LACROIX — HALLDOR LAXNESS — Louis LEPRINCE-RINGUET — t Duc DE LEVIS-MIREPOIX — JEAN-MARIE MAGNAN — t MARIE MAURON - t JEAN MISTLER — MAURICE PEZET — CHARLES ROSTAING — ODYLE RIO - ROBERT SABATIER — PIERRE SEGHERS — CONSTANT VAUTRAVERS.

BUREAU:

PRÉSIDENT: HENRI CERESOLA

VICE-PRÉSIDENT: RÉMI VENTURE, JEAN TERRUS

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE: MARCELLE FERRARI

TRÉSORIER: ROBERT LAUGIER

TRÉSORIER ADJOINT: PAUL RIBES

ARCHIVISTE: RÉGIS MARCHAL

SUPPLÉMENT AU BULLETIN: PATRICK PETRINI, PIERRE NERI

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION:

M.-TH. CORDERO, P. MAXENCE, J. CASTANET, M. AUDEMA, D. RAINAUD, J. SERVONAT, A. BASTIE

Dépôt légal 4ème trimestre 1992 — Imp. l'Homme de Bronze — Arles
Directeur de la Publication : H. CERESOLA
Commission Paritaire : N° 52953